

Georges Constantin Naville, de la ville à la montagne. Itinéraire d'un voyageur entre nature urbanisée et urbanisation naturelle, ca. 1770–1780

Nicolas de Félice

From the city to the mountains: Georges Constantin Naville (1755–1789), a Geneva traveller between urbanised nature and natural urbanisation

The aim of this article is to understand how the natural environment was described and perceived in Switzerland at the end of the 18th century. Taking the example of Georges Constantin Naville (1755–1789), a cultured traveller from a wealthy Genevan family, we examine the political and aesthetic conceptions prevalent in the city's upper-class society in the context of the Enlightenment. Confidence in technological progress and enthusiasm for the efficient use of resources, considerations tinged with Protestant morality and the pre-Romantic influence of Rousseau are all elements that structure Naville's diaries and reflect his contradictory perception of nature. By analysing the traveller-diarist's discourse on the relationship between cities and mountains, this article, based on a presentation given in July 2022 at the 6th Swiss Congress of Historical Studies, highlights the paradoxes of enlightened thinking with regard to proto-industrialisation. The idealisation of an authentic mountain people with good and simple manners clashes with the changes observed in the rural economy and urban development, thus giving a contrasting image of Swiss society and the natural environment in which it evolves.

Le parcours de Georges Constantin Naville, un voyageur genevois de la seconde moitié du XVIII^e siècle qui a rédigé au fil de ses pérégrinations plusieurs journaux de voyage, nous invite à considérer comment l'environnement naturel a pu être perçu et décrit par un homme de la fin de l'époque moderne. L'objet de cet article est d'exposer, dans un premier temps, la manière dont Naville parle des localités qu'il traverse lors de ses voyages en Suisse et dans les Alpes. Dans un second temps, je détaillerai comment le Genevois perçoit les montagnes et les gens qui la peuplent en se focalisant sur l'exemple des Alpes et du Jura. Enfin, j'examinerai certains extraits des journaux de Naville dans lesquels paysage montagneux et décor urbain sont directement associés. À travers l'analyse de ces carnets de voyage je souhaite montrer comment un jeune citadin de la seconde moitié du XVIII^e siècle conçoit le rapport entre ville et montagne, entre nature urbaine et sauvage, entre l'individu et son environnement. En replaçant Naville dans le contexte philosophique, politique et artistique de la Suisse de la fin de l'époque moderne, cet article entend démontrer que ses écrits personnels relèvent de la construction d'une réflexivité environnementale en gestation avec le développement de la proto-industrialisation, la diffusion des idées des Lumières et la reconsidération du paysage sous des formes esthétiques renouvelées.

Né à Genève le 24 mars 1755, Georges Constantin Naville est issu d'une riche famille ayant fait fortune dans l'horlogerie. Au cours de sa vie, il rédige une

dizaine de journaux de voyage, qui sont conservés dans les archives de la Bibliothèque de Genève. Les *Relations d'un voyage fait aux salines & aux glaciers, le 15^{ème} juillet 1772*¹ et les *Lettres de voyage (1779–1780)*, en particulier, fournissent de nombreux exemples de la manière dont l'auteur conçoit le monde qu'il parcourt.² En effet, durant les décennies 1770 et 1780, Naville entreprend plusieurs périple en Europe. Alors qu'il n'est âgé que de 17 ans, en juillet 1772, il effectue une première excursion de quelques jours dans les Alpes pour visiter les salines de Bex et le glacier de Chamonix. Ayant achevé ses études à la faculté des Lettres, puis de Philosophie et de Théologie à l'Académie de Genève, il devient précepteur du fils de Lord Howard en Angleterre. Entre 1779 et 1780, Naville voyage en Suisse (dans le Jura et dans l'Oberland bernois), en Allemagne, en Autriche et en Hollande. En 1786, il devient professeur de Belles-Lettres et intègre la Compagnie des pasteurs de Genève. Veuf et père de deux enfants en bas âge, il décide de se lancer dans un Grand Tour en Italie, qui le mène de Gênes à Rome en passant par la vallée du Pô et la Toscane entre 1788 et 1789. Il meurt subitement à Florence, le 6 mai 1789, atteint d'une fièvre redoutable, à seulement 34 ans.³ Son fils, François-Marc-Louis, né le 11 juillet 1784, accomplira une belle carrière de pasteur et d'instituteur dans sa ville natale, célèbre notamment pour ses traités éducatifs et la fondation d'un Institut pour jeunes gens à Vernier, qu'il dirigera de 1819 à sa mort en 1846.⁴

Les sociétés et le paysage selon Naville

Naville ne décrit pas de la même manière les diverses localités qu'il traverse au cours de ses voyages successifs. Si en 1772 il est assez succinct, il consacre davantage de pages aux lieux visités lors de ses voyages ultérieurs. Cela tient au fait que l'objectif principal de l'expédition n'est pas le même – dans le premier cas les salines et les glaciers sont le but d'un court voyage de quelques jours, dans les autres cas il s'agit de tours à portée plus large de plusieurs semaines ou mois où la visite des villes rythme le récit.⁵ Les descriptions de Naville attestent qu'à

1 Georges Constantin Naville, Bibliothèque de Genève (BGE), Ms. fr.5522/1–2, 1965/17, *Relations d'un voyage fait aux salines et aux glaciers, le 15^{ème} juillet 1772*, 1772.

2 Georges Constantin Naville, Bibliothèque de Genève (BGE), Ms. fr. 5522/3–17, 1965/17, *Lettres de voyage (1779–1780)*, 1779–1780.

3 Ces indications biographiques viennent d'Albert Choisy, *Généalogies genevoises: familles admises à la Bourgeoisie avant la Réformation*, Genève 1947, p. 278, et Sven et Suzanne Stelling-Michaud, *Le Livre du recteur de l'Académie de Genève (1559–1878)*. Notices bibliographiques des étudiants N-S, Genève 1976, p. 10.

4 *Ibid.*, p. 9.

5 Ainsi, à titre de comparaison, il n'y a que quelques lignes sur Berne et Bâle en 1779, mais près de 50 pages sur Bologne en 1788 et même plus de deux cahiers entiers (soit pas loin de 400 pages) sur Rome à la fin de l'année 1788 et en 1789! Il est vrai qu'il reste dans la ville éternelle plusieurs

l'époque l'expérience itinérante se double d'une (re)découverte des sens, tout particulièrement de la vue.⁶ À cet égard, quoique de façon synthétique, l'auteur des *Relations d'un voyage fait aux salines & aux glaciers* offre un panorama visuel du milieu qui l'environne. Cette prépondérance de l'élément naturel dans les récits de voyage faits en Suisse durant la seconde moitié du XVIII^e siècle participe de la construction mentale d'un territoire qui se définit de plus en plus en fonction de ses caractéristiques paysagères.⁷

Dans plusieurs localités, Naville commente les coutumes et les vêtements des habitants et le lien qui les unit à leur lieu de vie. À Saint-Maurice, il relève «la beauté du sexe [qui] est encore augmentée par leur singulière manière de s'habiller, & leurs petits chapeaux».⁸ Les habitants de Chamonix sont «polis, & très affables envers les étrangers» et sont dans l'ensemble plutôt cultivés.⁹ À l'inverse, les gens de Cluse et Sallanches, plus bas dans la vallée de l'Arve, sont discourtois.¹⁰ Quant aux Fribourgeoises, Naville dit d'elles dans ses *Lettres de voyage*: «il y a peu de ville où le sexe m'ait paru aussi beau, les formes du visage sont extrêmement allongées & les teints même dans les campagnes sont de la plus grande blancheur».¹¹ À Munich aussi, il insiste sur la beauté des femmes, alors qu'il déplore le caractère froid et même idiot des hommes.¹² En soulignant que beaucoup de terres à proximité de la ville sont laissées en friche, Naville se montre critique de la politique du gouvernement bavarois qui ne sait pas valoriser les ressources naturelles.

Il est étonnant que près d'une ville considérable l'on puisse laisser autant de terre en friche; la nature il est vrai de ce sol négligé ne m'a pas paru excellente, mais la culture l'amélioreroit, près d'une ville considérable la peine du laboureur est toujours récompensée, c'est au Gouvernement à trouver les moyens de l'engager à rendre fertile une terre qui peut devenir utile à l'Etat; [...] il est d'autant plus facile de tirer parti de toutes celles qui environnent Munich que l'Isset [Isar] y donne de grandes facilités pour l'arrosement des prairies, l'on pourroit surtout y multiplier les prés

semaines. Naville, *Lettres de voyage*, p. 10-11 et 19, Naville, *Journal de voyage en Italie*, cahier 4, p. 7-50 et cahier 4 p. 118 jusqu'au cahier 7, p. 52.

⁶ Le rôle de la vue est capital dans les récits de voyage de la seconde moitié du XVIII^e siècle, comme l'indique Claude Reichler, *Le paysage perçu: la question du regard et la pluralité des sens*, in: Jon Mathieu [et al.], *Histoire du paysage en Suisse*, Neuchâtel 2018, p. 141-159.

⁷ Sur ces «représentations partagées» des voyageurs européens, voir Claude Reichler, Roland Ruffieux, *Le voyage en Suisse: anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris 1998, surtout deuxième partie du livre 1, p. 173-612, et François Walter, *Les figures paysagères de la nation: territoire et paysage et Europe (16^e-20^e siècle)*, Paris 2004.

⁸ Naville, *Relations d'un voyage*, p. 18.

⁹ *Ibid.*, p. 28.

¹⁰ *Ibid.*, p. 35.

¹¹ Naville, *Lettres de voyage*, cahier 1, p. 5 verso.

¹² Naville, *Journaux de voyage, 1779 et 1780*, cahier 1, p. 131.

artificiels, plus connus jusqu'à présent en Souabe qu'en Bavière; d'ailleurs la culture du tabac pourroit y être encouragée.¹³

Ces extraits traduisent les préoccupations du jeune voyageur et montrent le lien qu'il dresse entre le caractère des gens et l'environnement. À l'instar de nombre de ses contemporains, le jeune Genevois se préoccupe de l'utilisation rationnelle et efficiente des ressources naturelles, le paysage étant une composante territoriale exploitable. Le courant des Lumières économiques, à commencer par les membres de la Société helvétique (fondée en 1761), prône la mobilisation des sciences et des techniques pour mener l'État vers une plus grande prospérité.¹⁴ Dans cette perspective, «l'économisation de la nature» que ces réformateurs défendent transparait également chez Naville, qui associe modernisation agricole globale et hausse de la production alimentaire avec l'augmentation de la population.¹⁵ Ceci explique que les considérations démographiques ne soient pas absentes non plus de ses journaux, surtout la crainte de la dépopulation.

À Fribourg, qu'il loue pour son aspect pittoresque, le Genevois observe, ironiquement, que le nombre d'habitants n'équivaut pas celui des églises.¹⁶ À Bâle, qui «passe pour la plus grande ville de la Suisse», il relève que «le peu de personnes que nous avons rencontrées dans ses tristes rues, s'est très bien accordé avec ce que je savais d'ailleurs de son défaut de population».¹⁷ Naville le justifie par une série de facteurs politiques relatifs à la mauvaise gestion des richesses de la ville par le gouvernement. Cette affirmation est cependant surprenante de la part du jeune homme: Bâle est en effet dans les années 1780 une ville toujours très peuplée et, même si l'explosion démographique due à la révolution industrielle ne se produira qu'au XIX^e siècle, la population continue de croître, bien que moins rapidement que dans d'autres cités helvétiques, ce qui explique probablement cette remarque. Ce genre de commentaires, que le voyageur fait aussi à plus d'une reprise au sujet de certains États allemands, prouve qu'il s'inquiète du dépeuplement de certaines régions. En accord avec les économistes patriotes actifs à cette époque, Naville pense que les innovations techniques constantes permettront de remédier aux problèmes démographiques, un sujet très discuté à

13 Naville, *Lettres de voyage*, cahier 6, p. 123–124.

14 Marcus Popplow (dir.), *Landschaften agrarisch-ökonomischen Wissens. Strategien innovativer Ressourcennutzung in Zeitschriften und Sozietäten des 18. Jahrhunderts*, Münster 2010. Sur la Société helvétique, voir Ulrich Im Hof, François de Capitani, *Die Helvetische Gesellschaft*, Frauenfeld 1983.

15 Voir Martin Stuber, *La découverte du paysage comme ressource territoriale*, in: Jon Mathieu, *Histoire du paysage*, p. 107–123; Gerrendina Gerber-Visser, *Die Ressourcen des Landes. Der ökonomisch-patriotische Blick in den Topographischen Beschreibungen der Oekonomischen Gesellschaft Bern (1759–1855)*, Baden 2012 (*Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern* 89).

16 Naville, *Lettres de voyage*, cahier 1, p. 5 verso.

17 *Ibid.*, p. 19–22. En réalité, au XVIII^e siècle, la ville la plus peuplée de l'espace helvétique est Genève, avec plus de 25'000 habitants en 1798, cf. François Walter, *Histoire de la Suisse. Le temps des révolutions (1750–1830)*, Neuchâtel 2010, p. 22.

la fin du XVIII^e siècle de par les enjeux économiques et sociétaux qu'il recouvre.¹⁸ Pourtant, lesdites menaces démographiques ne sont pas évoquées par Naville pour caractériser les populations montagnardes qui, il est vrai, à cette époque, augmentent proportionnellement davantage que celles des villes.¹⁹ Globalement, les montagnards sont représentés sous un jour positif, seules quelques rares observations venant rappeler les défauts souvent attribués aux habitants des localités isolées des vallées alpines: le crétinisme et la pauvreté.²⁰

Dans la vallée de La Chaux-de-Fonds et du Locle, Naville insiste plutôt sur le fait que les villages du massif jurassien se sont agrandis durant les dernières décennies au point que la population y a même doublé en vingt ans.²¹ Dans ses *Lettres de voyage*, le jeune citadin célèbre le dynamisme économique à l'œuvre dans cette région de moyenne montagne, qui le conforte dans l'opinion selon laquelle la bonté d'un gouvernement se reflète dans la prospérité des habitants. Il énonce ainsi, au début de son grand voyage de 1779–1780, que «dans d'autres pays les villes subalternes sont indignes d'attention, ce n'est que la Suisse qui présente le même ton dans cent maisons que dans mille, et ce phénomène est dû sans doute à la douceur du gouvernement».²² Naville s'inscrit en cela dans le sillage de Jean-Jacques Rousseau qui, dans un passage fameux de *La Nouvelle Héloïse*, faisait contraster de part et d'autre du Lac Léman les rivages savoyards, froids et mal entretenus car placés sous le joug d'un gouvernement tyrannique, et suisses, riants et accueillants parce que la terre «semble s'animer et sourire au doux spectacle de la liberté».²³

18 Comme le prouve l'œuvre de Thomas Malthus (1766–1834), voir Jacques Wolff, Malthus et les malthusiens, Paris 1994. Sur les débats qui agitent l'Europe au siècle des Lumières concernant la croissance effective de la population et la crainte, souvent imaginaire, de la dépopulation, voir Georges Minois, Le poids du nombre: l'obsession du surpeuplement dans l'histoire, Paris 2011. Sur les groupes des économistes patriotes, voir Koen Stapelbroek, Jani Marjanen (dir.), *The Rise of Economic Societies in the Eighteenth Century: Patriotic Reform in Europe and North America*, Basingstoke 2012, et Simona Boscani Leoni (dir.), *Connecting Territories: Exploring people and nature, 1700–1850*, Leiden 2021.

19 Sur l'évolution démographique en Suisse au XVIII^e siècle et les populations montagnardes, voir François Walter, *Histoire de la Suisse. L'âge classique (1600–1750)*, Neuchâtel 2009, p. 35–38, p. 53.

20 Sur l'image stéréotypée des montagnards à l'époque moderne, voir Massimo Centini, *L'uomo selvaggio. Antropologia di un mito della montagna*, Ivrea 2000 et l'article, basé sur des sources italiennes, de Luca Mocarelli, *Dalla montagna immaginata alla montagna vissuta. La percezione degli abitanti del piano tra rappresentazioni idealtipiche e realtà (secoli XVI–XX)*, in: Jon Mathieu, Simona Boscani Leoni (Hg./dir.), *Die Alpen!: Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Les Alpes!: Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, Bern 2005, p. 115–128. Naville relève que les habitants des villages d'Evionnaz et de la Balmaz «sont sujets à avoir des gouettes [goîtres]», Naville, *Relations d'un voyage*, p. 19, et que la population de Chamonix est dans l'ensemble assez pauvre, *Ibid.*, p. 28.

21 Naville, *Lettres de voyage*, cahier 1, p. 13 verso.

22 *Ibid.*, p. 3.

23 Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, lettre XVII, 4^{ème} partie, Paris 1843 [1761], p. 474.

Dans ses récits de voyage, Naville fait montre d'une haute opinion de l'organisation politique suisse, témoignant par-là de la confiance qu'il accorde aux autorités locales. La «douceur du gouvernement» mentionnée plus haut explique par exemple toutes les vertus des populations de l'Oberland bernois, dont le bonheur rejaillit au premier coup d'œil: «Si vous voyiez une peuplade de ces bonnes gens, vous décideriez tout de suite qu'ils sont riches & heureux». ²⁴ Pour le voyageur genevois, la sagesse des autorités contribue au bonheur collectif. En s'appuyant sur ce qu'il constate des conditions de vie des deux côtés de la frontière dans le Jura, il relève qu'en Franche-Comté, «quoique les maisons y soient meilleures que dans la plupart des Provinces françaises, l'on ne peut qu'observer l'étonnante différence qu'il y a entre les maisons & leurs habitants à ceux que nous venions de quitter». ²⁵

Dans ses carnets, Naville décrit indifféremment villes et villages, mentionnant autant les bâtiments publics qu'il voit que les habitants qui les peuplent. Comme l'a bien démontré François Walter, la Suisse du XVIII^e siècle apparaît comme un pays très urbanisé, même «suburbanisé», du fait de la succession de localités, pas forcément fortifiées (ce qui est pourtant la définition première d'une ville selon les dictionnaires de l'époque). ²⁶ L'activité commerciale est aussi prise en compte pour qualifier une localité de «ville», de sorte que des bourgades telles que Schwytz, La Chaux-de-Fonds ou Lugano qui s'apparentent à de gros bourgs ou des «villes partielles», sont en définitive considérées comme des villes, catégorisées par Naville comme «subalternes». ²⁷

Bien que les cités helvétiques soient de taille plutôt modeste à l'échelle européenne, la croissance démographique d'une part, qui contribue à densifier le bâti dans les villes et à agrandir les faubourgs autour des centres clos historiques, et la multiplication de manufactures dans certaines zones rurales, s'appuyant sur la meilleure disponibilité du bois de chauffage et sur la force motrice assurée par les cours d'eau, d'autre part, font que durant la seconde moitié du XVIII^e siècle le territoire suisse est constellé d'agglomérations de dimensions variables. ²⁸

Ce sentiment de nature urbanisée, ou en voie d'urbanisation, Naville l'évoque à plusieurs reprises au cours de son séjour dans le massif jurassien, soulignant par-là même la distinction entre sociétés de montagne et de plaine. Or, si cette opposition est relativisée par des études récentes ²⁹, il n'en demeure pas

²⁴ Naville, *Lettres de voyage*, cahier 1, p. 12.

²⁵ *Ibid.*, p. 18 verso. Sur la médiocrité des villes de province françaises, voir aussi p. 17 verso.

²⁶ François Walter, *La Suisse urbaine, 1750–1950*, Genève 1994, p. 129–131.

²⁷ *Ibid.*, p. 132, et Naville, *Lettres de voyage*, cahier 1, p. 3.

²⁸ Sur le développement des villes durant le XVIII^e siècle, voir Olivier Zeller, *La ville moderne: XVI^e–XVIII^e siècle*, troisième volume de la collection dirigée par Jean-Luc Pinol, *Histoire de l'Europe urbaine*, Paris 2012, surtout p. 123. Sur l'exemple plus spécifique de la Suisse, voir Walter, *La Suisse urbaine*, p. 70–74, p. 146–147.

²⁹ Luigi Lorenzetti, *Notes sur les pratiques spatiales de la ruralité et de l'urbanité dans le monde alpin (XVIII^e–XXI^e siècle)*, in: *Revue d'histoire suisse* 71 (2021), p. 111–124.

moins que les carnets de voyage de Naville reproduisent l'image d'un rapport antinomique entre urbanité et ruralité, idée répandue à l'époque, en particulier sous l'angle des représentations des modes de vie et des valeurs qui y sont associées.

La présence humaine dans l'environnement

Dans le Haut-Pays neuchâtelois, le jeune homme fait état du développement rapide de la région en raison du boom de la production horlogère entre La Chaux-de-Fonds et Le Locle. Le vallon est

couvert de maisons séparées par des prés, dans chacune est un atelier, & l'horlogerie occupe si fort qu'il en est peu où l'on trouve un jardin & que les légumes se tirent de la Franche-Comté; la population est presque doublée depuis 20 ans, 200 maisons se sont élevées dans 16 années & la seule paroisse du Locle, & 6000 montres qui sortent chaque année de ces montagnes prouvent l'industrie de leurs habitants.³⁰

Ces transformations économiques contribuent à changer l'organisation traditionnelle des sociétés montagnardes, marquées par la saisonnalité des activités agricoles et des phénomènes migratoires fréquents, surtout pour les hommes qui partent trouver de l'emploi dans les localités de plaine ou s'engagent comme mercenaires à la solde de puissances étrangères.³¹ Certes, Naville voit d'un bon œil la prospérité des habitants de ces contrées, néanmoins il constate avec regret que l'urbanisation de ces régions rurales modifie les comportements. Il s'offusque surtout des mauvaises manières adoptées par ces braves montagnards dont la simplicité légendaire se heurterait, selon lui, à l'influence des mœurs citadines, jugées néfastes. Dans un autre passage, l'auteur explicite son inquiétude quant à la déprivation qu'il sent pointer chez les Loclois:

Ce trait point à ce qu'on nous dit du travail assidu des habitants du Locle qui ne se permettent pour tout plaisir que le Billard, & encore très rarement, donneront une assez bonne idée de la simplicité de leurs moeurs, mais d'un autre côté le bruit que l'on avoit fait dans notre auberge toute la nuit, & le peu de besoin qu'ils ont de fréquenter le culte prouvent que les manufactures ont dépravé déjà les principes au Locle comme dans tous les pays.³²

Cette remarque reflète les considérations morales du jeune protestant qui, s'il approuve les améliorations techniques et l'ingéniosité des habitants pour trouver de nouveaux débouchés à leurs occupations traditionnelles, s'inquiète des consé-

³⁰ Naville, *Lettres de voyage*, cahier 1, p. 13 verso.

³¹ Arnold Niederer, *Économies et formes de vie traditionnelles*, in: Paul Guichonnet (dir.), *Histoire et Civilisations des Alpes*. Destin humain, Toulouse/Lausanne 1980, p. 5-90.

³² Naville, *Lettres de voyage*, cahier 1, p. 15 verso.

quences sociétales de la proto-industrie sur des populations jusqu'alors épargnées par la déprivation et la corruption des valeurs. Selon une vision largement partagée à l'époque, relayée entre autres par Albert de Haller et Jean-Jacques Rousseau, le Genevois use de ce topos littéraire qui fait de la ville le lieu de tous les dangers, de la dénaturation de la bonté naturelle de l'Homme, qu'il oppose au mode de vie bienheureux des habitants des montagnes.³³ En Valais, Naville décrit les «quelques cabanes éparses çà & là, & environnées de champs [qui] nous faisoient connaître que des hommes avoient choisi ces lieux pour leur demeure & n'en étoient que plus heureux» et dans les Alpes autrichiennes il rend hommage aux gens qui y vivent «pour jouir d'un air plus serein, pour s'éloigner des villes dangereuses, pour mener paître leurs troupeaux et se désaltérer de l'eau de ce torrent».³⁴

Pour Naville, les villes éloignent les hommes de la nature et leur font perdre leur générosité originelle. Par conséquent, l'agrandissement des localités montagnardes menace le modèle helvétique authentique tant vanté par Albert de Haller et Abraham Ruchat notamment.³⁵ Bien que cette crainte ne soit jamais formulée directement chez Naville, sa tendance à valoriser l'industrie en pays neuchâtelois, caractérisée par un enrichissement collectif et une croissance démographique forte, comporte également une part d'ombre. Le jeune voyageur souhaite concilier le développement économique rendu possible par le progrès des sciences et des techniques avec la préservation du mode de vie ancestral des Helvètes. Cette vision idéale synthétise les aspirations politiques des Lumières économiques, qui mettent au cœur de leurs préoccupations l'amélioration de la nature par les connaissances humaines.³⁶

De ce point de vue, ce que le Genevois découvre dans le massif jurassien, et tout particulièrement dans la vallée de Joux, a de quoi le réjouir. Ici, selon Naville, la progression des espaces urbanisés s'accompagne de l'exploitation intelligente des ressources à disposition. La multiplication de petits villages plutôt que d'une grande ville, formant un tissu dense de constructions et d'infrastructures

33 Pour ne prendre que l'exemple suisse, voir Joëlle Salomon Cavin, *La ville mal aimée: représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse: analyse, comparaisons, évolution*, Lausanne 2005. Sur la caractérisation des montagnards comme figures antinomiques des citadins, voir Patrick Stoffel, *Die Alpen. Wo die Natur zur Vernunft kam*, Göttingen 2018, surtout chapitres 4 (sur de Haller), p. 90–131, et 5 (sur Rousseau), p. 132–171.

34 Naville, *Relations d'un voyage*, p. 22–23, et Naville, *Lettres de voyage*, cahier 7, p. 143–144.

35 Abraham Ruchat, *Les Délices de la Suisse. Ou Description helvétique historique et géographique*, tome 1, Bâle 1764 [1714], notamment p. 302–347; Albert de Haller, *Les Alpes. Die Alpen*, Bern 1795 [1729]; voir aussi le bref texte *Der Mann nach der Welt*, in: Albert de Haller, *Versuch Schweizerischer Gedichte*, Göttingen 1768 [1732], p. 108–114.

36 Voir Popplow, *Landschaften*, et André Holenstein, Martin Stuber, Gerrendina Gerber-Visser (Hg.), *Nützliche Wissenschaft und Ökonomie im Ancien Régime. Akteure, Themen, Kommunikationsformen*, Heidelberg 2007 (Cardanus 7).

qui couvre toute la vallée, a pour avantage de réunir les bienfaits d'une agglomération urbaine sans en subir les inconvénients. Naville rapporte ainsi:

Nous traversâmes ensuite un vallon long de deux lieues & couvert de maisons séparées les unes des autres & formant deux paroisses, [...] sur une longueur d'un quart de lieue nous en comptons près de cent. [...] nous traversâmes les Bayards beau & grand village qu'un petit vallon sépare des Verrières, autre village beaucoup plus grand que les petites villes des autres pays.³⁷

Les nombreuses activités humaines qui marquent le paysage atténuent chez le narrateur la sensation de se trouver en montagne. Naville apprécie tout élément naturel qui participe à rendre harmonieuses les relations entre les Hommes et leur environnement, comme par exemple la rivière Areuse:

La Reus [sic] jaillit par deux sources d'un rocher, ses eaux limpides & profondes, les cascades qu'elle forme, les papeteries, martinets qu'elle meut attirent l'attention & satisfont la curiosité; cette rivière serpente ensuite dans le vallon qu'elle vivifie mais qu'elle inonde souvent de ses eaux, une écluse pour la contenir diminuerait la beauté du coup d'œil mais augmenterait le sol labourable dont elle couvre à présent une très grande quantité [...]; dans l'espace de dix minutes nous la traversâmes sur six ou sept ponts avant d'arriver à Bouveresse.³⁸

Plusieurs autres extraits des journaux de Naville témoignent de cette attention portée à l'enchevêtrement des activités humaines dans le paysage montagnard et à l'harmonie qui y règne, faisant du Haut-Pays neuchâtelois une vaste conurbation riche de ses ressources naturelles. Le Genevois rend hommage à la bonne gestion que les habitants font de leurs terres, car celles-ci ne sont pas à première vue des plus fertiles. Dans ce qui peut sembler paradoxal, compte tenu des critiques formulées à l'égard des centres urbains et de l'immoralité qui y règnent, l'auteur se réjouit de la modernisation des contrées rurales. La proto-industrie qui se développe par endroit doit permettre à la population helvétique, prétendument épargnée des méfaits de la civilisation des villes, d'accéder à une certaine aisance sans pour autant perdre ses valeurs. Chez Naville, l'idée de concilier pureté morale et rendement économique est latente. En dépit de ses reproches à l'encontre des manufactures qui dépraveraient ceux qui y travaillent, le voyageur genevois espère voir cohabiter l'industrie des montagnards avec leur simplicité et leur bonté naturelles, et d'ainsi concilier aisance et bonhomie, à l'instar des habitants des villages entre le Sentier et le Brassus dans la vallée de Joux.³⁹ Ce regard de citadin voyageant dans les montagnes le conduit à dresser des parallèles entre la nature qui l'entoure et le milieu urbain auquel il est accoutumé. C'est ainsi que Naville urbanise l'environnement dans certaines circonstances, notamment

37 Naville, *Lettres de voyage*, cahier 1, p. 15 verso.

38 *Ibid.*, p. 15 verso-16 verso.

39 *Ibid.*, p. 20 verso.

lorsqu'il ne sait pas décrire autrement un paysage dépourvu de toute trace humaine. Ce procédé n'est pas rare chez les auteurs de récits de voyage dans les Alpes, à l'exemple des compatriotes de Naville que sont André-César Bordier, qui prend aussi part à l'expédition sur le glacier de Chamonix en juillet 1772 et qui publiera l'année suivante *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie*, Marc Théodore Bourrit (*Description des aspects du Mont-Blanc*, 1776), et Jean André De Luc (*Lettres sur quelques parties de la Suisse*, 1778).⁴⁰

La nature urbanisée

Pour bien saisir comment Naville s'y prend pour associer les environnements sauvages et ceux créés par les hommes, un passage de la description du glacier de Montenvers dans la *Relation d'un voyage fait aux salines et aux glaciers* exprime mieux que tout autre ce rapprochement entre nature sublime et ville féérique.

Représentez-vous la mer glaciale qui agitée par les vents brise avec fracas ses flots irrités contre les rochers de Laponie; un vent du Nord souffle avec violence, & glaçant au même instant, les vagues qui s'élevoient jusqu'au Ciel, & celles qui descendoient dans le fond des abimes, il les arrête au milieu de leur course, & en forme autant de montagnes de glace entrecoupées par des précipices affreux. Figurez-vous encore une ville immense située sur le penchant d'une montagne, des palais occupent son enceinte, l'argent y brille de toute part, tous les édifices en sont couverts.⁴¹

Naville compare le glacier à une ville imaginaire accrochée à flanc de montagne, témoignant par-là de l'attraction qu'exercent sur lui les fastes d'une grande cité utopique. Le recours à la métaphore maritime pour qualifier l'environnement sauvage renforce la notion de paysage extraordinaire qui marque profondément le témoin d'un tel spectacle, selon la théorie développée par le philosophe Edmund Burke, auteur d'un traité sur les concepts de sublime et de beau.⁴² La description de Naville souligne l'effroi qui transparait dans la nature grandiose, incommensurable et infinie. Face à la puissance des éléments, l'auteur compare le panorama qui s'offre à lui à une agglomération prospère et pleine de ressources: les palais remplacent les chalets, l'argent se substitue au bois; dans ces contrées où le climat est rude, où les habitants ont peu de richesses matérielles, voilà que surgit une cité merveilleuse qui contraste avec les localités montagnardes traditionnelles. Le récit du voyageur révèle son enthousiasme pour les monu-

⁴⁰ Les contributions de ces différents écrivains sont reproduites dans Reichler, *Le voyage en Suisse*, p. 297–312.

⁴¹ Naville, *Relations d'un voyage*, p. 31.

⁴² Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, Paris 2009 [1757]. Sur le concept de sublime, voir William Hauptman, *Sublime*, in: Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris 2007 [1997], p. 1164–1167.

mentaux glaciers du massif du Mont-Blanc, associés ici à une ville d'exception illustrant l'abondance.

De la même manière, Naville ne peut concevoir la source de la rivière Arveyron, qui surgit d'une grotte en contrebas de la Mer de Glace, autrement qu'en la comparant à un ensemble de bâtiments charpentés par «une puissance éternelle»:

Entreprerais-je de dépeindre la grotte d'où sort la Reveron [sic]? Mon faible pinceau essayera-t-il de tracer quelques traits de cet ouvrage magnifique formé par la puissance éternelle? Ces édifices majestueux à la figure d'une grande sale voûtée & qui se termine en rond, creusé par la nature dans la glace, & soutenu par des colonnes de même matière, il semble revêtu intérieurement d'une tapisserie couleur azur. Les fentes qui s'y trouvent ont une couleur beaucoup plus foncée; de ces fentes & des colonnes distiloient des gouttes d'eau en forme de petite pluie qui tombent dans la Reveron, qui formée à ce que l'on croit par des torrents qui descendent des rochers coule par-dessus le glacier, & sort dans cette grotte: des morceaux de glace entassés les uns sur les autres le long de la rivière dénotent l'ancienne grandeur de ce superbe bâtiment.⁴³

La sensation que l'homme est bien peu de choses face aux forces naturelles ressort avec netteté. L'évocation du sublime alpin tranche avec la description factuelle qui est faite de Chamonix, un modeste quoique «grand» village, dont les maisons sont toutes de bois. Les Chamoniards, même si beaucoup d'entre eux savent lire et écrire, comme le note Naville, vivent d'activités champêtres traditionnelles (comme la récolte de miel, la cueillette de fruits rouges, la culture de lin).⁴⁴ Contrastant avec la ville plantureuse et les bâtiments fantastiques décrits précédemment, la petite cité de Chamonix apparaît comme une modeste bourgade de montagne, bien loin des fastes et des lumières urbaines.⁴⁵

Un autre exemple de l'usage de la métaphore pour décrire les beautés de la nature est donné par Naville lors de son voyage dans le Dauphiné, sur la route de l'Italie en 1788. Le paysage montagneux l'environne de toutes parts. Aux Échelles, comme sur le glacier de Montanvers, le Genevois compare l'exceptionnel décor naturel, fait de pics rocheux et de bois denses, à une ville avec ses grandes bâtisses:

L'observateur, l'ami de la nature est frappé par la beauté qu'elle y étale avec tant de profusion; par ces masses immenses qui l'environnent, par ces rocs sourcilieux qui tantôt s'élèvent en arrêtes, tantôt forment des dômes suspendus sur sa tête, tantôt

⁴³ Naville, *Relations d'un voyage*, p. 33-34.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁴⁵ Agnès Ducroz, Françoise Loux, Antoine Pocachard (dir.), *Chamonix d'autrefois. Le Mont-Blanc et sa vallée*, Chambéry 2000 [1992].

subissent mille formes bizarres & deviennent des péristyles, des clochers, des immenses tours par ces belles forêts de sapins ou de fayards.⁴⁶

Pour reproduire l'effet que lui procure l'environnement montagneux Naville renoue avec l'émerveillement déjà présent dans la *Relation* de William Windham (1741), le pionnier du voyage d'agrément sur les glaciers de Chamonix.⁴⁷ L'urbanisation de la nature permet de dépeindre un paysage de manière vivante en usant d'images évocatrices, ce qui n'est pas sans rappeler Bernardin de Saint-Pierre qui, dans un chapitre de son *Voyage à l'isle de France* (1773), faisait état de la difficulté à retranscrire une montagne à la fois minutieusement et sans pour autant se contenter d'aligner des observations factuelles, et concluait en affirmant que «vous ne trouverez que des périphrases».⁴⁸

Cette dernière remarque invite à replacer les récits de voyage de Naville dans le contexte européen de fascination pour les Alpes et pour la fonction esthétique qu'elles exercent. À travers ses cahiers, le Genevois donne à voir une image de la Suisse où les villes de plaine occupent une plus grande place que les localités de montagnes. Celles-ci sont néanmoins représentées par les villages et bourgs alpins de petite taille qui incarnent la simplicité et la bonté des Helvètes. Les habitants des monts jurassiens se distinguent de cette image idyllique, la relative grandeur de leurs agglomérations attestant à la fois de leur labeur et de l'adoption de mœurs citadines. Les références à la ville, que ce soit pour qualifier l'attitude des montagnards ou pour décrire l'environnement exceptionnel alpes-tre, semblent en définitive incontournables dans le journal d'un voyageur urbain.

Conclusion

Étudier le cas de Georges Constantin Naville à travers ses voyages de jeunesse permet de comprendre comment la nature environnante est perçue dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les cahiers de ce jeune citadin de culture protestante, lettré et avide de retranscrire ses expériences de voyage, offrent un exemple du discours porté par un représentant des Lumières helvétiques sur le monde alentour.⁴⁹ La perception de Naville des territoires parcourus reflète un certain nombre de considérations politiques, philosophiques et artistiques de son temps.

⁴⁶ Naville, *Journal de voyage en Italie*, cahier 1, p. 9–10.

⁴⁷ William Windham, Pierre Martel, *Relations de leurs deux voyages aux glaciers de Chamonix (1741–1742)*, édition et présentation de Théophile Dufour, Genève 1879.

⁴⁸ Cité dans Sophie Le Ménahèze-Lefay, *Paysage*, in: Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, p. 957.

⁴⁹ Sur les Lumières helvétiques, voir Roger Francillon, *The Enlightenment in Switzerland*, in: Patrick Coleman, Anne Hofmann, Simone Zurbuchen (dir.), *Reconceptualizing Nature, Science and Aesthetics: Contribution à une nouvelle approche des Lumières helvétiques*, Genève 1998, p. 13–27.

À partir de son témoignage nous pouvons tirer quelques conclusions sur les sensibilités et les réflexions qui animent les esprits éclairés des années 1770–1780.

Premièrement, il est important de souligner que la grande majorité des localités suisses sont exemptes de critiques, ce qui n'est pas le cas de celles qui se trouvent au-delà des frontières, notamment en France ou dans l'espace germanique. À ce titre, le point de vue de Naville incarne une forme de fierté patriotique d'un homme qui cherche à trouver dans ses voyages une image idéale de l'Helvétie arcadienne vantée par Albert de Haller, Jean-Jacques Rousseau ou encore Salomon Gessner.⁵⁰ En dépeignant une Suisse dont les habitants sont heureux et bien portants, le voyageur renforce un stéréotype très répandu dans l'Europe des Lumières, faisant de la Confédération helvétique un modèle en matière de libertés individuelles et de bien-être collectif.⁵¹

Deuxièmement, ces journaux de voyage révèlent le rôle central que jouent les montagnes dans l'image idéalisée de la Suisse. Les conceptions de Naville en matière d'économie et de fonctionnement sociétal apparaissent en filigrane et peuvent se résumer ainsi: dans les Alpes le paysage sublime et le mode de vie archaïque des montagnards incarnent l'image-type des Helvètes vivant proches de la nature, en parfaite harmonie avec elle et entre eux; dans le massif du Jura l'ingéniosité et la faculté d'adaptation des villageois font prospérer leur commerce malgré un environnement naturel ardu. Ces deux faces de la vie montagnarde, ancestrale et moderne, simple et laborieuse, permettent de structurer l'argumentaire de Naville sur la prétendue supériorité de la Suisse sur les autres nations en matière de mœurs. Par extension, les Alpes deviennent en quelque sorte un synonyme de la Suisse, faisant de la chaîne montagneuse une référence identitaire dépassant les clivages confessionnels et linguistiques.⁵² Une telle perspective, non-dénuée d'arrière-pensées politiques, n'est pas rare à l'époque, du moins dans les cercles de la riche bourgeoisie et de l'aristocratie républicaine libérale de certains cantons suisses. L'un des plus célèbres représentants de cette vision

50 Haller, *Les Alpes*; Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*; Salomon Gessner, *Idyllen*, Zürich 1756.

51 Sur l'image de la Suisse chez les voyageurs allemands par exemple, voir Uwe Hentschel, *Mythos Schweiz. Zum deutschen literarischen Philhelvetismus zwischen 1700 und 1850*, Niemeyer 2002; et sur la représentation au sein même de la Confédération helvétique au XVIII^e siècle, voir André Holenstein [et al.], *Politische, gelehrte und imaginierte Schweiz. Kohäsion und Disparität im Corpus helveticum des 18. Jahrhunderts = Suisse politique, savante et imaginaire. Cohésion et disparité du Corps helvétique au XVIII^e siècle*, Genève/Paris 2019 (Travaux sur la Suisse des Lumières 20).

52 Stoffel, *Die Alpen*; Guy Marchal, Johann Jakob Scheuchzer und der schweizerische «Alpenstaatsmythos», in: Simona Boscani Leoni (Hg.), *Wissenschaft-Berge-Ideologien. Johann Jakob Scheuchzer (1672–1733) und die frühneuzeitliche Naturforschung*, Basel 2010, p. 179–194; sur cette identification entre les Alpes et la Suisse qui se différencie de l'Autriche, voir l'article de Robert Hoffmann, «Die Schweiz als Vorbild», le discours alpin autrichien basé sur le modèle helvétique, dans Mathieu, Boscani Leoni (dir.), *Die Alpen!*, p. 205–222.

patriotique est sans conteste Charles-Victor de Bonstetten (1745–1832).⁵³ Ce contemporain de Naville tente, dans ses écrits, de concilier cette vision idyllique avec la situation effective dans les villages de montagne, où persistent les problèmes de pauvreté et d'émigration, auxquels il faut ajouter les révoltes épisodiques contre les autorités qui se multiplient au XVIII^e siècle, comme dans le baillage de la Léventine en 1754–1755 et à Fribourg en 1780–1781.⁵⁴ Naville lui-même est partagé entre deux visions de la montagne: d'une part une vision idyllique, perceptible dans ses descriptions de l'Oberland bernois et du Valais, où le mode de vie traditionnel réjouit le voyageur en quête d'authenticité; d'autre part, il constate qu'en s'agrandissant les villages jurassiens s'apparentent de plus en plus à des villes et connaissent en conséquence les mêmes défauts: le bruit, la dépravation des mœurs, l'incroyance.

Naville tente donc, à travers ses écrits, de trouver un équilibre entre ses deux aspects de la montagne en observant les conditions d'existence des habitants et l'apparence des villes et villages. Il s'enthousiasme pour le mode de vie montagnard, en insistant sur l'environnement spectaculaire et en rappelant à plusieurs reprises les défauts attribués aux villes tout en reconnaissant que la vie en milieu rural peut s'avérer rude. Naville, comme d'autres auteurs de relations de voyage et de journaux intimes de l'époque, se sert de l'écriture non seulement comme moyen d'exprimer les sensations ressenties à un moment donné, mais aussi, et peut-être surtout, dans le but de donner une assise tangible à sa conception du monde.⁵⁵ Le discours sur la beauté du paysage et le bonheur des habitants des Alpes fonctionne ainsi comme une justification du bien-fondé des convictions profondes de chaque individu. Le Genevois valorise au plus haut point la Suisse et son décor naturel, tandis qu'il se montre sans complaisance avec les localités qu'il visite dans les autres pays et cherche à se présenter comme un homme avisé et sensible, capable à la fois de juger de l'industrie humaine et de la sensation de vertige éprouvée face à la nature sublime.

En somme, en héritier de Rousseau et de l'urbanité des Lumières, le jeune homme cristallise les contradictions d'une certaine élite intellectuelle de la fin de l'Ancien Régime et des débuts de l'industrialisation. Naville sacralise d'autant plus la nature que celle-ci s'éloigne du quotidien des citadins et devient l'objet

53 Charles-Victor de Bonstetten, *L'homme du Midi et l'homme du Nord, ou l'influence du climat*, Genève 1824; Doris et Peter Walsler-Wilhelm (Hg.), *Bonstettiana. Historisch-kritische Ausgabe der Schriften Karl Viktor von Bonstettens*, Bern 1997–2006.

54 Sur la vision idyllique de Bonstetten des montagnards suisses et les problèmes qu'il rencontre, voir Raffaello Ceschi, *Bonstetten e il discorso alpino*, in: Mathieu, Boscani Leoni (dir.), *Die Alpen!*, p. 191–203. Sur les troubles politiques, voir Pierre Felder, *Ansätze zu einer Typologie der politischen Unruhen im schweizerischen Ancien Regime 1712–1789*, in: *Revue suisse d'histoire* 26 (1976), p. 324–389.

55 Sur le lien entre le scripteur et son écrit dans les journaux intimes de la fin du XVIII^e siècle-début du XIX^e siècle, voir Philippe Lejeune, *Aux origines du journal personnel. France, 1750–1815*, Paris 2016.

d'une expérience sensible réservée aux couches sociales privilégiées. L'antinomie entre villes et campagnes, entre plaines et montagnes, annonce, dans les écrits de Naville, les succès futurs de la représentation romantique de l'environnement au XIX^e siècle et au-delà, traçant une séparation entre ce qui ressort du naturel et ce qui se rapporte au culturel.⁵⁶ Au gré de l'urbanisation et des dégâts induits par les pollutions industrielles, la ville se comprendra de plus en plus comme l'antithèse de la nature.⁵⁷ À cet égard, la montagne s'érige en sanctuaire naturel relativement épargné par les transformations techniques modernisatrices dans les villes, mais les promesses de progrès portées par les Lumières urbaines pourraient et devraient bientôt bouleverser les sociétés pastorales archaïques. Dans ses récits de voyage, Naville se préoccupe de l'identité montagnarde des localités d'altitude qui, tout en vivant en osmose avec la nature environnante, s'en détachent au fur et à mesure de leur agrandissement. Cette évolution apparaît particulièrement dans le massif jurassien, tandis que l'arc alpin conserve, aux yeux de l'auteur, un caractère figé qu'il attribue à l'absence d'innovations techniques et à l'immuabilité d'activités humaines dictées par les rythmes saisonniers. Ce faisant, le Genevois fait mine d'ignorer l'intégration des populations alpines dans les réseaux d'échanges avec les régions de plaine ainsi que les apports de l'émigration civile, qui influencent le mode de vie des montagnards. Les villes restent le modèle indépassable de la représentation du monde chez un citadin comme Naville, qui en use comme d'un exemple pour mesurer le degré de civilité des habitants et de la nature elle-même. Les glaciers de Chamonix sont comparés à une ville, la richesse ou la pauvreté des villages montagnards et leur stade de modernité se jugent à l'aune de leur capacité à ressembler, ou non, aux grandes cités des plaines. En Suisse, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la réflexivité environnementale se construit ainsi sur l'appréciation autant esthétique que politique du paysage naturel, dont en premier lieu les montagnes, comme sur les émotions et les idéaux que les humains projettent sur elles.

Nicolas de Félice, Université de Genève, 5 rue de Candolle, 1211 Genève 4,
Nicolas.DeFelice@unige.ch

⁵⁶ Sur la dichotomie entre nature et culture dans les sociétés contemporaines, voir Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris 2005, et sur les changements dans le rapport des Hommes à la nature aux Temps modernes, voir Carolyn Merchant, *The Death of Nature. Women, ecology and the Scientific Revolution*, New York 1983.

⁵⁷ Ce qui se ressent fortement dans le courant romantique, voir Michael Löwy, Robert Sayre, *Révolte et Mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris 1992.